

La poésie acadienne contemporaine

François Paré

Numéro 115, été 2009

La littérature acadienne contemporaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19284ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paré, F. (2009). La poésie acadienne contemporaine. *Nuit blanche*, (115), 34–38.

La poésie acadienne contemporaine



Par
François Paré*

La poésie a été pour lui une mobilisation de l'espace urbain. Poète à toute heure, migrant enraciné au cœur de Moncton, éditeur et passeur de mots, Gérald Leblanc aurait-il pu vraiment voir les choses autrement que par les yeux l'espèce de dérive inquiète yeux le mode d'être de sa

Ainsi se définissait pour lui la modernité de Moncton qu'il avait découverte (créée même !) comme une fête en sa surabondance de signes. D'un côté, il y avait « le feu sacré d'une parole ancestrale », une manière d'habiter le présent et de lui donner sens, et, de l'autre, « l'énergie incessante » de celui qui marche, qui va de l'avant, ayant fait de l'Acadie, aimait-il dire, « notre pays de gestes / comme une urgence circulant / dans les veines du temps ».



Gérald Leblanc

du marcheur ? Ainsi l'exigeait qui l'inspirait et qui était à ses naissances en Acadie.

soudainement, Leblanc a permis de confirmer, par son grand projet de publication, que la poésie est depuis près d'un demi-siècle le premier visage de la littérature acadienne. La belle anthologie, que vient de publier en mars de cette année Serge Patrice Thibodeau, témoigne de cette impatience à dire de multiples façons les espaces identitaires, en sachant que la poésie s'inscrit à tous les jours comme une signature provisoire à la face de la dispersion.

Le difficile passage des générations

Poète et éditeur, Gérald Leblanc a laissé à sa mort en 2005 un paysage poétique acadien d'une grande complexité et d'une richesse étonnante. Très tôt, il avait pris son rôle d'animateur de poésie au sérieux. À la tête des éditions Perce-Neige à Moncton, sa « ville personnelle », comme il le disait si joliment dans *Matins habitables*, il a édité des dizaines de recueils, dont la moitié au moins avaient pour auteurs de jeunes poètes à qui il insufflait le goût de faire advenir en eux une Acadie pour le monde. On ne saurait sous-estimer aujourd'hui l'influence considérable de Leblanc. Conscient, comme son contemporain Herménégilde Chiasson, que, dans les cultures de la marge, le passage des générations est ce qu'il y a de plus ardu, conscient que la prise de parole des années 1970 pouvait s'épuiser

Sur le plan littéraire, l'Acadie, c'est aujourd'hui surtout le Nouveau-Brunswick, et même surtout Moncton ! Certes, la littérature se produit partout dans les provinces de l'Atlantique, mais il est clair que le cœur institutionnel de toute cette activité palpite et rayonne dans ces rues que Gérald Leblanc a si souvent arpentées. C'est ce Moncton-là, quelque part entre la *Main* et la *Mountain*, que chantent des auteurs-compositeurs-interprètes aussi différents que Marie-Jo Thériou ou Fredric Gary Comeau, ou que scande en chiac le groupe Radio Radio avec la causticité martelante de son hip-hop acadien. Il est difficile de rendre compte de cette effervescence qui, commencée au milieu des années 1970, ne semble pas vouloir s'arrêter. Il faudrait, pour bien faire, remonter aux « tableaux de backyard » de Guy Arsenault et aux récitals de poésie auxquels avaient donné leur nom Gérald Leblanc, Raoul Duguay,



Comme une urgence



Photo : CA-M. Guérinneau

Herménégilde Chiasson



Photo : SCatherine Demers

Fredric Gary Comeau



Serge Patrice Thibodeau

Herménégilde Chiasson, France Daigle, Dyane Léger et beaucoup d'autres. Les auteurs ici regroupés un peu au hasard des couleurs et des thèmes tirent de leurs prédécesseurs et contemporains à la fois un profond sentiment d'appartenance à l'Acadie et un fort goût pour la dissidence et le fracas. L'Acadie compte une bonne soixantaine de poètes publiés. Je n'en nomme ici qu'une petite douzaine parmi les plus marquants.

Mystiques de la route

Dans le paysage poétique actuel en Acadie, Serge Patrice Thibodeau occupe une place singulière. Inspirés d'abord par le mysticisme oriental, les textes amples du *Quatuor de l'errance* (1995) ont peu à peu fait place chez ce poète, aujourd'hui directeur littéraire des éditions Perce-Neige, à une écriture plus intimiste et plus engagée. Si, pendant plusieurs années, Thibodeau avait surtout été présent sur la scène littéraire québécoise, il est devenu plus récemment un acteur incontournable en Acadie même. Sans être de pures évocations de voyages, *Nous l'étranger* (1995) et *Le roseau* (2000) reflètent une fascination singulière pour la diversité des traditions littéraires et les couleurs fuyantes d'un « pays sans portes ni fenêtres /... sans meubles ni chaînes », où le poète, ce praticien de l'étrangeté, choisit d'évoluer librement. En quête d'une transmutation par l'amour, l'énonciateur des poèmes de Thibodeau reste toujours conscient de la finalité de son monde. Toutefois, l'errance est ici moins une déperdition de l'être qu'une recherche acharnée de la durée.

car nous vivons pour le livre
et par lui seul, car sans le livre,
comment retrouver notre route ?
Serge Patrice Thibodeau, *Le roseau*,
Perce-Neige, p. 2000, p.18.

La route est impuissante
and I'm sick of counting
roadsigns tous ces arbres
sont comme un exil
un refuge
je marche submergé
dans la couleur immobile
de ton ombre

Fredric Gary Comeau, *Intouchable*, Perce-Neige, 1992, p. 68.

élévation

pendant longtemps le reproche
que nous fréquentions seulement
des caves et des sous-sol :
Kacho, Cave à pape, Caveau
j'y ai toujours vu
le côté romantique et underground
vingt ans plus tard nous sommes :
Au Deuxième, à l'Osmose, au Doc Dylan's
et nous avons toujours soif
en montant les étages

Gérald Leblanc, *Je n'en connais pas la fin*,
Perce-Neige, 1999, p. 53.

n'es
qu'un homme de la rue
à la mémoire pleine de plages déployées
qui s'avance
sans cesse vers
on ne sait où
plus loin quitter indéfiniment le présent

Martin Pitre, *La morsure du désir*, D'Acadie, 1993, p. 23.



Sarah Marylou Brideau

This home
au centre de l'univers
parmi ces rues étrangères
au-dessus du reste du monde

Sarah Marylou Brideau, *Rues étrangères*,
Perce-Neige, 2004, p. 87.



Brigitte Harrisson



Rose Després

Les deux recueils de Martin Pître, décédé prématurément en 1998, ont eu un impact considérable sur la génération des poètes nés au début des années 1970. Dans *La morsure du désir* (1993), Pître entremêle les références aux paysages côtiers de la péninsule acadienne et les souvenirs d'autres lieux de passage, réels et imaginaires. L'ici et l'ailleurs se font écho en ce que le poète appelle ses « paradigmes de la semblance ». L'écriture permet de renouer les fils épars de l'enfance, les premiers écarts amoureux dans les dunes près du quai, et le vide intense dans lequel seront éventuellement précipités les amants. La poésie de Pître marque l'émergence d'une thématique gaie qui, dénonçant l'homophobie à l'œuvre dans la société minoritaire, propose une redéfinition de la mémoire et de l'amour.

L'amplitude de la phrase poétique chez Thibodeau et Pître s'oppose radicalement aux propos lapidaires du poète et chansonnier Fredric Gary Comeau. Bien qu'il soit animé lui aussi par une certaine mystique de l'errance, Comeau décrit les pulsions chaotiques du continent, car l'Acadie appartient pour lui à la « cadence douloureuse » de ses espaces en déséquilibre. Il évoque ainsi, dans un recueil comme *Naufrages* (2005), « l'amère arrogance de la route », lieu maternel se répétant à l'infini. Cette route ramène toujours le voyageurs aux courants « mnémoniques » de son enfance à la baie des Chaleurs et, comme en un miroir, aux reflets bleus de ses voyages sur la côte du Michoacán où il s'est pris à imaginer les rivages de l'Acadie. La poésie est pour l'errant « amer » un *quai* à partir duquel se déploie son regard. Chambres d'hôtel aux lits défaits, routes lumineuses tamisées par la poussière : l'évocation des lieux déclenche la recherche d'une subjectivité inquiète et souvent nostalgique. Le poète force l'exigüité de ses terres d'appartenance et repousse à chaque fois un peu plus loin les présupposés de son histoire. Une majorité d'écrivains acadiens des 30 dernières années a ainsi cherché à s'affranchir du puissant récit du Grand Dérangement, sans pour autant renier la pertinence de cet épisode douloureux de l'histoire acadienne.

Le poème, écrit Jean-Philippe Raïche dans *Une lettre au bout du monde* (2001), est une manière de « ne jamais parler de retour ». Pourtant, rien n'est si simple ! Les hommes croisés et aimés au rythme des voyages ne se laissent appréhender que dans la densité de la mémoire. C'est pourquoi une implacable mélancolie habite l'œuvre de Raïche et définit son lyrisme particulier. Chez ce poète important, le cadre monctonien se manifeste par un certain effacement de l'espace et du temps. Avec ses cafés emblématiques, son université acadienne, sa classe ouvrière francophone et son bilinguisme boiteux, Moncton se révèle par ses non-dits et ses tensions insolubles.

Dans les recueils de Sarah Marylou Brideau, surtout *Rues étrangères* (2004), Moncton expose ses contradictions linguistiques et historiques. Les textes de



Daniel Dugas



Jean-Philippe Raiche



Georgette LeBlanc



Éric Cormier

Brideau, dans la veine des chansons de Marie-Jo Thério, font le portrait d'une jeune femme qui, « assise seule à la table d'un café », songe à l'« immense combo » des rencontres qui meuble son itinérance. Ses mots sont simples, empreints de tendresse. C'est l'été : « Time slips away », et cette femme solitaire est sans autre refuge que ces mots apposés sur les fragments du quotidien. Chez Brideau, l'ouverture ainsi créée est linguistique et idéologique. L'anglais s'agglutine au français et forme un tout fragile. C'est par cette coexistence que s'exprime une subjectivité en rupture avec la continuité de l'histoire.

Éloge de l'amertume

L'Acadie contemporaine pourrait-elle d'ailleurs être pensée sans cette symbiose linguistique en son centre ? Le chiac est le symbole d'une appartenance viscérale à l'Amérique. Pourtant, dans les textes de Christian Roy, Daniel Dugas, Brigitte Harrison et Christian Brun, par exemple, s'exprime soit une critique des valeurs américaines, soit une dénonciation des inégalités socio-économiques et des excès attribués à la mondialisation. Dernier retranchement, l'Acadie peut-elle offrir aux laissés-pour-compte une voix privilégiée ? On trouve donc en poésie acadienne un contexte idéologique semblable à celui qui prévaut depuis une trentaine d'années au Québec et au Canada français, chez des poètes comme Jean-Marc Desgent, Patrice Desbiens et Patrick Léveillé, par exemple.

Une telle posture structure toute l'œuvre de Christian Roy. Dans *Infarctus parmi les piétons* (2000), Roy dénonce la violence et l'exploitation qui lui semblent fonder la société nord-américaine, à laquelle l'Acadie n'échappe nullement. Tout est condamné à la dégradation du sens. Aucun récit fondateur, aucune approche de l'autre ne viendront infléchir l'incandescence du propos, car le poète s'est promis de faire le vide en lui : « [S]a mémoire est en état d'arrestation ». Dans des textes plus récents, comme *Gènes et genèses* (à paraître en 2010), l'invective s'abolit en un récit de l'errance mystique. Il s'agit d'une itinérance marquée

**leurs cœurs sont des slogans éphémères
étirés comme de la tire Sainte-Catherine
leurs cœurs sont des os atteints d'ostéoporose
leurs cœurs sont gonflés de frime
et d'arrogance**

Daniel Dugas, *Même un détour correct*,
Prise de parole, 2006, p. 23.

**monte le Mascaret
sauvage dans l'argile
moisissant les moissons
sur les bancs de boue tiède**

Jean-Philippe Raiche, *Une lettre au bout du monde*,
Perce-Neige, 2001, p. 43.

**le pays que je charrie,
je le nommerai
mama mia
chiac qui craque
right on pis so what
le pays d'étrangetés et d'étrangers
comme si je tranchais ma propre brise**

Christian Brun, *Hucher parmi les bombardes*, Perce-Neige,
1998, p. 45.

**Grace porte des chapeaux
elle en a un pour chaque dimanche du mois
le premier dimanche il est blanc
le deuxième violet
tout le temps penché d'un bord une miette
comme s'il savait point vraiment
comment se tenir debout**

Georgette LeBlanc, *Alma*, Perce-Neige, 2007, p. 86

**Nous pourrions partir
vers un nouveau monde
tu disais
et nous allions danser
mais voilà
le vent a encore
pleuré les voyages**

Éric Cormier, *Le flirt de l'anarchiste*, Perce-Neige, 2000, p. 42.


par le refus et la nécessité de se tenir en marge du monde pour atteindre un niveau de conscience nécessaire.

De même, depuis la parution de *La limite élastique* en 1998, les textes de Daniel Dugas cherchent à traduire la violence des sociétés contemporaines. Il s'agit dès lors d'une écriture très attentive aux événements courants, qu'il s'agisse des guerres, des tueries dans les villes américaines, de la menace terroriste, ou des conditions de travail dans les usines des pays du Sud. Une altérité menaçante, identifiée par le pronom « ils », qui recoupe les dirigeants d'entreprise, les gouvernements et les scientifiques, fait l'objet du mépris du poète. Dans les poèmes de *Même un détour est correct* (2006), par exemple, Dugas s'en prend aux *no man's land* et aux *Disneyland* du monde, car ces lieux symbolisent la déshumanisation qui a cours dans les sociétés actuelles.

Chez Brigitte Harrison, la poésie est avant tout le témoignage d'un engagement écologique. Dans *L'écran du monde* (2005), Harrison dénonce l'abandon de la « terre natale » soumise à des politiques qui mènent à sa désorganisation. Attentive aux mouvements de la ville, l'observatrice s'attarde aux indices de la pauvreté matérielle et spirituelle. De telles fractures dans le paysage permettent de comprendre la fragilité des espaces où s'inscrivent les identités postindustrielles. Dans les textes de Christian Brun, enfin, cette poétique de l'amertume atteint son paroxysme. « Nomade sans

regrets », le poète est à l'affût des tableaux de décomposition qui peuplent le paysage commercial. Plus que jamais, certains éléments syntaxiques et lexicaux du chiac s'entremêlent aux accents empruntés à la contre-culture nord-américaine. La langue de Brun est d'une grande force *élocutoire*, notamment dans le recueil intitulé *Hucher parmi les bombardes* (1998) ; elle repose sur une vision mécaniciste de la société et de la culture, car, pour l'écrivain, la modernité est devenue inhabitable pour l'humain et est condamnée à une dégradation inexorable.

* * *

En dépit de ces multiples approches individuelles, un fort désir de continuité anime la poésie acadienne actuelle. En témoigne l'étonnant succès d'*Alma*, poème épique de l'auteure néo-écossaise Georgette LeBlanc, inspiré sur le plan formel par *La Sagouine* d'Antonine Maillet. Le travail des fondateurs de la modernité poétique (Herménégilde Chiasson, Roméo Savoie, Yvon Gallant) se poursuit donc, mais sous d'autres formes plus contestatrices. Le superbe mandat qu'avait donné à la littérature acadienne Gérald Leblanc a été admirablement relevé : « [N]ous emporterons dans la langue », écrivait-il dans son *Éloge du chiac*, « les mots ramassés en chemin / nous poserons les mots d'ici sur tout ce que nous toucherons ». 

Bibliographie :

Sarah Marylou Brideau, *Rues étrangères*, Perce-Neige, Moncton, 2004.

Christian Brun, *Hucher parmi les bombardes*, Perce-Neige, Moncton, 1998.

Fredric Gary Comeau, *Naufrages*, Perce-Neige, Moncton, 2005.

Daniel Dugas, *La limite élastique*, Perce-Neige, Moncton, 1998 ; *Même un détour est correct*, Prise de parole, Sudbury, 2006.

Brigitte Harrison, *L'écran du monde*, Perce-Neige, Moncton, 2005.

Georgette LeBlanc, *Alma*, Perce-Neige, Moncton, 2007.

Gérald Leblanc, *Éloge du chiac*, Perce-Neige, Moncton, 1995.

Martin Pitre, *La morsure du désir*, D'Acadie, Moncton, 1993.

Jean-Philippe Raïche, *Une lettre au bout du monde*, Perce-Neige, Moncton, 2001.

Christian Roy, *Infarctus parmi les piétons*, Perce-Neige, Moncton, 2000 ; *Gènes et genèses*, à paraître en 2010.

Serge Patrice Thibodeau, *Le quatuor de l'errance*, suivi de *La traversée du désert*, L'Hexagone, Montréal, 1995 ; *Le roseau*, Perce-Neige, Moncton, 2000 ; *Anthologie de la poésie acadienne*, introduction de Jean-Philippe Raïche, Perce-Neige, Moncton, 2009.

*Né à Longueuil, **François Paré** s'intéresse particulièrement aux littératures minoritaires et diasporales du Canada et d'ailleurs en Amérique. Il est professeur titulaire et directeur du Département d'études françaises de l'Université de Waterloo (Ontario).

François Paré a publié plusieurs essais dont *Les littératures de l'exiguïté* qui a obtenu le Prix du Gouverneur général du Canada en 1993. Aujourd'hui, cet ouvrage est traduit en anglais, en italien, en roumain et en ouzbek. Parmi ses autres publications : *La distance habitée* ainsi que le récent *Louis Hamelin et ses doubles* qu'il a cosigné avec François Ouellet.

François Paré a publié :

Les littératures de l'exiguïté, Le Nordir, 1992 (Prix du Gouverneur général du Canada 1993) ; *Théories de la fragilité*, Le Nordir, 1994 ; *Traversées*, avec François Ouellet, Le Nordir, 2000 ; *Frontières flottantes, Lieu et espace dans les cultures francophones du Canada*, avec Jaap Lintvelt, Rodopi, 2001 ; *La distance habitée*, Le Nordir, 2003 (prix Trillium 2003 et prix Victor-Barbeau 2004) ; *Jean Marc Dalpé, Ouvrier d'un dire*, avec Stéphanie Nutting, recueil collectif, Prise de parole, 2006 ; *Le fantasme d'Escanaba*, Nota bene, 2007 ; *Louis Hamelin et ses doubles*, avec François Ouellet, Nota bene, 2008 (prix Gabrielle-Roy 2008).